

## La grande illusion : une vision humaniste de l'Europe

De tous les arts, le cinéma est le plus important, aurait dit Lénine. Et de tous les films, *La Grande Illusion*, l'œuvre de Jean Renoir, remporte la palme d'or. L'amitié, le patriotisme, le sacrifice sont les valeurs fortes de ce film à recommander dans l'école de France.



Premier contact, la musique de Joseph Kosma. Rythmé par des tambours, cette marche militaire ajoute vents et violons en mode mineur. Le récit sera une tragédie. Réalisé en 1936, *La Grande Illusion* est une certaine idée du cinéma français. Sur fond de guerre 14-18, Jean Renoir nous sert un film d'action à suspense, alors qu'il n'y a jamais de combat, quelques coups de feu épars seulement, et encore sur la fin ! L'action se situe en Allemagne. Le scénario est inspiré par l'expérience vécue par le cinéaste. Fils du peintre Pierre-Auguste, le sous-lieutenant Renoir sert au 6<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs alpins dans les Vosges. Le 27 avril 1915, il est blessé

et rejoint l'aviation. Affecté à une escadrille de reconnaissance, il côtoie des officiers de cavalerie et parmi eux, Armand Pinsard. Aux commandes de son Spad, l'as lui sauve la vie en repoussant la chasse qui s'en prenait à son Caudron. Jean Renoir le retrouve après-guerre alors qu'il a rang de colonel. Prisonnier à sept reprises, son parcours inspire le film. Charles Spaak coécrivit le scénario. Le script est confié à la jeune Françoise Giroud. La musique de Kosma, des personnages attachants confiés à de grandes figures, quelques pincées d'humour, des décors véritables, des cadrages soignés, tels sont les ingrédients du grand film. *La Grande Illusion* est au sommet d'un art où se sont hissés, inspirés eux aussi par l'univers militaire et la géopolitique, *Potemkine* (Eisenstein) *Doctor Strangelove* (Kubrick), *Hiroshima mon amour* (Alain Resnais, Marguerite Duras), *Das Boot* (Petersen) et *Starship Troopers* (Verhoeven), Kosma ayant inspiré la musique.

### Une fresque sociologique

Dans ce récit, les prisonniers français incarnent chacun l'un des piliers de la société : l'aristocrate, l'ouvrier, le bourgeois, le paysan, l'instituteur, l'artiste. Ils font écho à la relation nouée entre le capitaine de Boëldieu (Pierre Fresnay) et le commandant von Rauffenstein (E. von Stroheim). A la première apparition, Boëldieu apparaît hautain et arrogant. Renoir fait évoluer son personnage. Au fil des épreuves, quelques sourires plus tard, le personnage se fait amical et complice, au point de se sacrifier pour Maréchal (Jean Gabin), l'ouvrier, et pour Rosenthal (Marcel Dalio), le bourgeois juif, ses compatriotes. Et justement, Renoir nous dépeint des officiers imprégnés de valeurs positives : l'honneur, l'engagement, la solidarité, le goût pour la culture, et au-dessus de tout, la fidélité à la patrie.

Renoir se joue de tous les clichés pour se concentrer sur le bon côté de l'humain. Maréchal revendique son statut ouvrier. Patriote pacifiste, il est tout d'émotion. A l'annonce de la reprise de Douaumont, par défi, il lance une *Marseillaise* dérisoire aux allemands, pourtant *streng verboten*. Junker bismarckien, von Rauffenstein appartient à la haute société. Raffiné à l'extrême, il parle français et anglais, il est le miroir germanique de l'aristocratie française. Malgré sa rectitude, il se livre à Boëldieu. Observant le déclin de son univers social, il perçoit bien que la guerre va précipiter les empires.

Pourtant, certains traits ont fait débat. Mais ne sont-ils pas une recette pour dénoncer ce qui divise ? Lorsque les prisonniers anglais arrivent à l'Oflag, des raquettes de tennis sont fixées à leur paquetage. Curieux pour faire la guerre. La communication avec l'allié britannique est com-

pliquée : le Britannique n'est peut-être pas le meilleur allié. L'historien Marc Ferro y voit l'annonce de la collaboration. Quant à Rosenthal, il réunit tous les clichés de l'antisémitisme : héritier d'une grande fortune au patriotisme ambigu. Il avoue se battre d'avantage pour le patrimoine familial. Pis, il est artilleur. Or, cette arme est mal considérée : en retrait des premières lignes, c'est l'affection de ceux qui ont des relations, alors que les tirs fratricides étaient fréquents. Des parents polonais et danois, parlant allemand et vêtu d'une veste salve, il réunit tous les traits du cosmopolite. Mais, Renoir efface tout cela vite. Généreux, Rosenthal partage ses colis, y compris avec les soldats allemands. Plein d'amitié pour Maréchal, il veut reprendre le combat. Comment les Allemands sont-ils dépeints ? Un prisonnier s'étonne de « *la stupéfiante honnêteté* » de ses geôliers, toujours exagérément courtois. Beaucoup parlent français (à la différence des Anglais). Rauffenstein « *rend hommage à leur courage patriotique* ». Dans la dernière séquence, les gardes stoppent le tir dès que les fuyards ont franchi la frontière. « *Das ist besser für sie !* »<sup>1</sup> s'écrie la sentinelle. Renoir avait manifestement idéalisé l'adversaire de 14-18.

### Le message politique

Le film sort en 1937. Hitler, Goebbels, Mussolini ont détesté que Rosenthal soit généreux. Les séquences où il apparaît sont retirées de la version allemande. Aux États-Unis, c'est un triomphe. De part et d'autre du Rhin, on partage toutefois la même gêne au sujet de la liaison entre Maréchal et Elsa, la fermière allemande. En 1946, la projection du film en France est amputée de cette séquence. D'autres critiques ont pointé l'élitisme du récit. Pacifique ou pacifiste, le film prône en toutes circonstances les valeurs de l'engagement républicain qui dépasse les barrières sociales, jusqu'au sacrifice. A aucun moment, Boëldieu ne se compromet et exige le même traitement que ses camarades. « *Français ou Allemands, le devoir, c'est le devoir* » sont ses derniers mots. Les infirmités de Rauffenstein, la mort théâtrale de Boëldieu – quasiment un suicide –, le silence pesant lors de la séquence de la ferme d'Elsa : tout cela vient en creux rappeler les horreurs de la guerre. Idem pour Maréchal, la blessure au



Photo PWG

Le château du Haut-Kœnigsbourg, la forteresse alsacienne qui a servi de décor à *La Grande Illusion*.

bras est vite cicatrisée, sa gouaille semble pouvoir toujours l'emporter. Mais, ce n'est rien à côté des souffrances qui travaillent ses fragilités. Le spectateur des années 30 a vécu tout cela. Renoir s'offre même un message d'émancipation de l'Afrique. Son prisonnier sénégalais dessine pour l'écran *La justice poursuivant le crime*. Après la débâcle de 40, Renoir, Gabin, Dalio, von Stroheim se réfugieront aux États-Unis. Itkine rejoindra la résistance et sera fusillé.

L'impact du film est toutefois décalé dans le temps. La guerre passée, la construction européenne viendra traduire les valeurs prônées par Renoir. La relation entre De Gaulle et Adenauer ne serait-elle pas la transfiguration du dialogue Boëldieu-Rauffenstein, le moment fort du film ? La dernière réplique donne son titre au film. Avant le dernier bond vers la Suisse, Maréchal et Rosenthal se saluent. Maréchal veut rejoindre son escadrille et Rosenthal sa batterie. Évoquant *la der des der*, Maréchal lance « *faut bien la finir, cette putain de guerre, en espérant que c'est la dernière !* ». Rosenthal lui répond : « *Ah ! Tu te fais des illusions !* ».

Philippe Wodka-Gallien\* SN47 AED

1 : « C'est mieux pour eux ! »